

m'apprirent qu'en conformité des ordres du gouvernement, relatifs à tous les vaisseaux étrangers, je ne pouvais ni débarquer ni envoyer un canot à terre sans permission du commandant. Elle arriva bientôt; le commandant et ses principaux officiers me firent l'accueil le plus amical; il en fut de même à Samarang; enfin le 1^{er} octobre nous mouillâmes sur la rade de Batavia.

« Je faillis à être victime de l'insalubrité du climat de cette ville; je me hâtai donc de profiter des premières occasions qui se présentèrent pour l'Europe; je ne pus prendre mon équipage avec moi, ce qui me fâcha beaucoup. La *Ressource* fut vendue 295 piastres; il fallut aussi se défaire de la chaloupe. Le gouverneur me promit de faire partir mon monde dès qu'il en aurait la possibilité. Le 16 octobre je m'embarquai avec l'écrivain du *Bounty* et mon domestique à bord du *Vlydt*, paquebot hollandais destiné pour Middelbourg. Le 15 mars 1790 un bateau de l'île de Wight vint à bord, et me conduisit avec mes deux compagnons à Portsmouth. »

VOYAGE

DU CAPITAINE EDWARDS,

CHARGÉ D'ALLER A TAÏTI POUR SAISIR LES RÉVOLTÉS DU BOUNTY ET DE RECONNAÎTRE LE DÉTROIT DE L'ENDEAVOUR (1790 A 1792) (1).

La révolte de l'équipage du *Bounty* avait non-seulement fait manquer le but de l'expédition du vaisseau, mais aussi produit un si grand éclat, qu'il importait de punir les auteurs de ce crime. La frégate la *Pandore* fut donc armée pour aller à leur recherche; elle portait vingt-quatre canons, et avait 160 hommes d'équipage. Le commandement en fut donné au capitaine Edwards, qui reçut en même temps l'ordre de reconnaître le détroit de l'Endeavour, pour faciliter la navigation des vaisseaux qui allaient à Botany-Bay.

Edwards partit le 15 août 1790; le 30 janvier 1791 il doubla le cap Horn. Du 17 au 19 mars

(1) Cette relation n'a pas encore été traduite en français.

il découvrit dans le grand océan trois petites îles boisées et inhabitées, qu'il nomma *Ducie*, *Hood* et *Carysford*; elles sont voisines de l'archipel dangereux, ou en font partie. Le 22 il passa devant Maiétéa; le 23 il laissa tomber l'ancre dans la baie de Matavaï à Taïti.

Dès le lendemain, un Taïtien vint à bord dans sa pirogue. Après avoir embrassé le capitaine, et témoigné sa joie de voir un bâtiment anglais, il raconta que plusieurs des révoltés étaient encore dans l'île, et que Christian, accompagné de neuf hommes, en était parti avec le *Bounty* depuis long-temps, emmenant neuf femmes du pays. Il avait fait croire aux Taïtiens que Bligh s'était fixé à Quitoutaki, auprès du capitaine Cook qui vivait encore. Le Taïtien fut extrêmement surpris lorsqu'il aperçut le lieutenant Hayward, un des compagnons d'infortune de Bligh, qui dans le premier moment s'était caché.

Peu de temps après l'arrivée de la *Pandore*, Coleman, armurier du *Bounty*, vint se rendre à Edwards; bientôt Haywood et Young midshipmen en firent autant, et à huit heures du soir, Richard Skinner matelot suivit leur exemple. Un détachement composé de vingt-six hommes commandés par deux officiers était parti dans deux canots, pour aller à la poursuite du reste des révoltés qui étaient partis pour une expédition dans le

sud-est de Taïti. Ils venaient de débarquer à Paparé, lorsqu'ils apprirent ce qui se passait à Matavaï; aussitôt ils remirent en mer, et gagnèrent une autre partie de l'île. Le 25 le détachement revint; il s'était emparé du canot des révoltés; ceux-ci s'étaient réfugiés dans les montagnes chez Toumataroa, chef qui faisait la guerre à Otou.

Edwards envoya le 27 une bouteille de rhum à Otou, et le fit prier d'honorer la frégate de sa présence avec ses deux reines. Il arriva le lendemain; il avait avec lui OEdidy. La famille royale fut régaler et comblée de présents; Otou promit de contribuer de tout son pouvoir à aider Edwards dans la poursuite des révoltés. En conséquence un nouveau détachement s'embarqua le 28. Les principaux personnages de l'île accompagnèrent les Anglais pour leur servir de guides, et beaucoup de Taïtiens de la classe inférieure portèrent les munitions et le bagage au-delà des montagnes; secours qui fut très-utile, car il fallut traverser quatorze fois un torrent qui descendait des hauteurs.

Les Anglais ayant fait halte pour se reposer, Corner, chef du détachement, fit entendre à un Taïtien que lui et ses gens avaient faim. Le Taïtien répondit qu'il y avait des provisions toutes prêtes à peu de distance, et aussitôt courut à une espèce

de temple voisin, où l'on place chaque jour des offrandes devant les dieux. Il en rapporta un cochon de lait qui avait été placé sur l'autel le jour même. Corner s'étant récrié sur cette irrévérence, le Taïtien répliqua qu'il restait encore plus de mets que le dieu n'en consommerait.

Il fut très-difficile d'empêcher les Taïtiens de piller le pays haut, tant ils étaient exaspérés contre les habitans de ce canton, qui avaient commis des hostilités contre Otou.

Un autre détachement commandé par Hayward, et auquel OEdidy et d'autres personnages de marque se joignirent, prit une route différente de l'autre pour cerner entièrement les révoltés. Hayward avait aussi avec lui R. Brown, Anglais que son humeur inquiète avait fait débarquer sur l'île un an auparavant par un navire anglais. C'était d'ailleurs un homme actif, spirituel et alerte. Il rendit de grands services aux Anglais dans leur expédition et durant leur voyage.

Edwards persuadé que le meilleur moyen de venir promptement à bout de ce qu'il avait entrepris, était de gagner l'amitié de Toumataroa, chef du canton supérieur, lui envoya de fort beaux présens qui produisirent l'effet désiré; il prit parti contre les révoltés. Alors ceux-ci perdirent tout espoir d'échapper. Les Taïtiens les pressaient d'un côté, le détachement de Hayward

d'un autre. A la faveur de la nuit, ils s'étaient réfugiés dans une cabane au milieu des bois, Brown les y découvrit, se glissa jusqu'à eux dans l'obscurité, et reconnut qu'ils n'étaient pas des Taïtiens en leur tâtant les orteils; car les hommes qui n'ont jamais fait usage de souliers ont les doigts des pieds très-écartés. Le lendemain matin Hayward arriva près des révoltés, qui mirent bas les armes à la première sommation. On leur lia les mains derrière le dos, et on les conduisit sous bonne escorte jusqu'au bord de la mer.

Deux Taïtiens périrent dans cette circonstance. L'un fut tué par une sentinelle anglaise qu'une foule nombreuse attaquait à coups de pierre; deux fois le fusil de ce soldat lui avait été arraché des mains, lorsqu'enfin il se décida à faire feu. L'autre Taïtien fut victime de la colère d'un des révoltés qui voulait venger sa maîtresse, qu'une pierre avait atteinte au passage d'une rivière.

Le capitaine fit construire sur le gaillard d'arrière une dunette pour y renfermer les prisonniers, qui étaient ainsi séparés du reste de l'équipage, et dans un endroit où l'air circulait librement; ils furent d'ailleurs nourris comme les autres matelots.

Oripāi, frère du roi, homme intelligent et fin, découvrit que plusieurs Taïtiens avaient formé le complot de couper les câbles de la *Pandore* au



premier coup de vent qui surviendrait. Cet accident était d'autant plus à craindre, que plusieurs révoltés avaient pour femmes les filles des chefs du canton près duquel on était à l'ancre. Afin que ces infortunés pussent goûter les consolations qu'il était possible de leur accorder, les femmes eurent la permission de venir avec leurs enfans voir leurs maris; elles n'y manquèrent pas un seul jour; elles leur apportaient toutes les douceurs qu'elles pouvaient se procurer. Ces entrevues étaient extrêmement touchantes.

A l'instant où l'on amena les révoltés à bord, un troisième midshipman qui se trouvait parmi eux fut aussi mis aux fers. Sa femme éperdue de douleur s'embarqua dans une pirogue, et tenant dans les bras son enfant qu'elle nourrissait, elle se hâta de venir joindre son mari. La scène qui suivit fut si attendrissante et si pénible, que les officiers anglais qui en étaient témoins ne purent retenir leurs larmes, et que le malheureux midshipman pria ses compatriotes de ne plus laisser monter sa femme à bord. Il fallut employer la violence pour arracher cette infortunée des bras de son mari; elle fut ramenée à terre dans un état qui approchait de la folie. La douleur qu'elle éprouvait était trop forte pour qu'elle pût la supporter; séparée de l'homme qu'elle aimait, la pauvre Taïtienne tomba dans la plus affreuse mélancolie;

la vie lui devint à charge; on a su depuis qu'après avoir languï pendant deux mois, elle mourut le cœur navré.

Otou et les principaux chefs veillèrent eux-mêmes pendant la nuit à la sûreté des câbles de la frégate. Ils vinrent ensuite faire une visite à Edwards en grande cérémonie. Les femmes et les parentes du roi s'étaient roulé autour du corps une quantité prodigieuse d'étoffes de leur pays, ce qui les avait rendues si grosses et si lourdes, qu'on fut obligé de les hisser à bord avec des palans. Le roi fit un présent de vivres au capitaine qui, pour prouver aux dames qu'il savait ce que la galanterie exigeait de lui, les débarrassa de leur énorme paquet, en roulant les étoffes autour de son corps. La femme d'Oripai montra un si grand désir d'avoir l'habit uniforme d'Edwards, qu'il en revêtit aussitôt la belle princesse, et celle-ci eut l'air tout fier de sa nouvelle parure. Le lendemain il y eut à terre une grande fête accompagnée de danses.

Les Taïtiens volaient beaucoup moins que du temps de Cook. Lorsque l'on s'adressait aux chefs pour ravoïr les objets dérobés, ils étaient rendus infailliblement. On punissait les voleurs en leur coupant les cheveux. Une jeune fille très-jolie, qui vivait dans la plus grande intimité avec un des midshipmen employés à terre à l'observa-

toire, se glissa pendant la nuit hors de son lit, et lui vola tout son linge. Elle fut rattrapée, et pour la punir on lui coupa les cheveux d'un côté et on lui rasa un sourcil. A l'instant elle s'enfuit et alla cacher sa honte dans les forêts. Cependant elle revenait deux à trois fois par jour à la tente, pour qu'on lui permit de se regarder dans un miroir. Dès qu'elle se voyait ainsi défigurée, elle jetait des cris affreux et retournait dans les bois.

Les Taïtiens avaient détruit la plupart des arbres que sir Joseph Banks avait plantés pour eux; il ne restait que des pampelmouses. Le tabac et le coton avaient aussi échappé à leur dévastation; ils paraissaient très-fâchés de n'avoir pas pu extirper ces deux plantes. Le maïs que Bligh avait semé poussait très-bien. L'arbre à pain est sujet à plusieurs accidens, et s'il périt, le jeune plant ne donne du fruit qu'au bout de quatre ans au moins; tandis que le maïs et les autres céréales, que les Anglais avaient laissés, produisent tous les ans, et que leur récolte peut se conserver à l'abri pendant que la guerre ravage les campagnes.

Les officiers d'Edwards établirent un jardin où ils plantèrent des citronniers, des orangers, des caffeyers et des ananas; il y semèrent aussi des ognons, des choux, des pois, de la laitue et d'autres plantes potagères. Pour engager les Taïtiens à

soigner ces plantations, on leur dit qu'à l'avenir on leur donnerait des haches, des couteaux et du drap rouge en échange de ce qu'elles produiraient; c'était en effet le meilleur moyen de les intéresser à la prospérité du jardin. Quand la *Pandore* partit, on rendit aux Taïtiens le portrait de Cook, qu'ils avaient remis au capitaine Edwards à sa première visite. On inscrivit au dos la date de l'arrivée et du départ de la frégate. Ils croyaient fermement que Cook était encore vivant; la vue du commis aux vivres qui avait fait le troisième voyage autour du monde avec ce grand navigateur, et qui parlait leur langue, les confirma dans cette idée.

On apporta des provisions abondantes à bord de la *Pandore*; on promit même aux Anglais, s'ils voulaient rester quelques jours de plus, de leur amener des vaches qui étaient dans une île voisine. Les Taïtiens n'avaient pas encore pu s'habituer à boire le lait de cet animal; ils disaient que c'était de l'urine. Cependant ils eurent l'air de convenir qu'ils avaient tort, lorsque Edwards leur montra une femme qui donnait à téter à son enfant. A la fin, la plus jeune femme d'Otou surmonta sa répugnance pour le lait, et commença par en boire avec son thé.

Edwards fit embarquer plusieurs caisses de plants d'arbres à pain, afin que les projets bien-

veillans que le gouvernement britannique avait voulu effectuer par l'expédition de Bligh, ne fussent pas frustrés; les officiers offrirent de bonne grâce leur cabanes et tout l'espace dont ils pouvaient disposer, pour placer un plus grand nombre de caisses.

Les Anglais avaient profité de leur séjour à Taïti, pour construire un petit bâtiment ou tender, qui devait servir de conserve à la *Pandore*, dans la reconnaissance du détroit de l'Endeavour. On le lança à la mer; Oliver, master de la *Pandore*, en eut le commandement. On y embarqua un midshipman, un quartier-maître et six matelots.

Tout étant prêt pour le départ, Otou vint à bord avec ses femmes: il désirait qu'on le menât en Angleterre; ses reines le demandaient aussi. Oripia et les autres chefs prièrent Edwards de ne pas condescendre aux souhaits du roi, parce qu'ils craignaient que la guerre n'éclatât bientôt. La frégate étant entourée de pirogues, les Taïtiens donnèrent toutes sortes de marques d'attachement aux Anglais; les femmes manifestaient leur chagrin en se tailladant la tête et le corps de mille manières. Otou fit ses adieux le dernier, pleura amèrement et pria Edwards de le rappeler au souvenir du roi George.

Le 8 mai les deux bâtimens appareillèrent, et

favorisés par le vent, eurent bientôt atteint Eimeo. Quelque temps auparavant, Matouara, roi de cette île, étant en guerre avec un prince voisin, avait prié Otou, son beau-frère et son allié, de lui prêter un fusil. La guerre terminée, Otou redemanda son arme. Matouara répondit que comme homme d'honneur il était prêt à le rendre, mais que comme roi, son amour pour son peuple ne le lui permettait pas. Ce fusil et deux cartouches donnaient une grande importance à Matouara.

Le lendemain on était devant Houaheiné. OEdidy qui avait obtenu des Anglais la permission de les accompagner jusqu'à Ouitoutaki, descendit à terre avec les officiers pour prendre des renseignemens sur les révoltés; leurs recherches furent vaines.

Le 10 on visita Oulietea et Otaha, où l'on n'apprit rien non plus. Le 11 on laissa tomber l'ancre devant Bolabola. Tatahou, roi de l'île, vint à bord et assura Edwards qu'il n'y avait point de blancs chez lui, non plus que dans les petites îles voisines. OEdidy qui était allé voir ses amis de Bolabola, s'enivra si complètement avec eux, qu'il s'endormit profondément et ne rejoignit pas la frégate. Le 15 on perdit de vue les îles de la Société.

Un des prisonniers ayant demandé à parler au capitaine, l'instruisit de la route que les révoltés

avaient dû prendre. En conséquence, on attérit à Ouitoutaki le 19 mai. Le *Bounty* n'y avait pas paru. Les Indiens reconnurent Hayward qu'ils avaient vu à bord de ce vaisseau.

Le 22 mai on arriva aux îles Palmerston. Le lieutenant Corner débarqua sous la protection du *Tender*. Il aperçut des vergues et des pièces de bois marquées du nom du *Bounty*. D'après cette découverte, il se tint sur ses gardes et n'avança qu'avec précaution. On avait vu de loin les naturels traverser en pirogue la lagune que l'île principale entoure, ce qui fit supposer qu'ils n'avaient pas des intentions amicales. La chaloupe fut expédiée pour faire le tour de l'île. Hayward et Corner, revêtus de leur corsets de liège, s'approchèrent à la nage des îlots qui forment ce groupe singulier; quelques-uns sont si escarpés, que les officiers n'y purent aborder et coururent beaucoup de dangers. S'ils n'eussent pas été d'excellens nageurs, ils eussent infailliblement péri; car ils étaient obligés de veiller à eux-mêmes et à leurs gens, et de prendre garde à ce que leurs armes et leur poudre ne fussent pas mouillées.

Le midshipman Sival qui commandait le petit canot, revint à bord vers midi, amenant plusieurs pirogues bizarrement peintes de figures d'hommes, de poissons et d'oiseaux. Étant retourné à temps pour achever ce dont on l'avait chargé, il

ne reparut plus. Peu de temps après qu'il eut quitté la frégate, le temps devint très-brumeux, et le vent souffla avec violence; on ne put, malgré les lunettes d'approche, apercevoir si le petit canot était arrivé à terre.

Le vent continua pendant toute la nuit à être si fort, que les Anglais débarqués sur l'île ne purent la quitter. A leur retour ils racontèrent qu'ils avaient passé toute la journée à la parcourir, la vue des vergues et des pièces de bois marquées du nom du *Bounty* leur ayant fait penser que les révoltés s'y trouvaient. Le soir épuisés de faim et de fatigue, car ils n'avaient rien mangé et avaient marché sans cesse ou passé les récifs à la nage, ils ne trouvèrent pour se nourrir que des coquillages énormes. Une des valves leur servit de marmite, pour faire cuire les animaux qui les emplissaient. Ils burent du lait de coco; ensuite ils posèrent des sentinelles et s'endormirent. Ils avaient laissé des cocos auprès du feu; la chaleur en fit bouillir le lait, et ces fruits crevèrent avec un si grand bruit, que les Anglais se réveillèrent en sursaut croyant être attaqués. Ce ne fut qu'après avoir reconnu la cause du tapage qu'ils se rassurèrent entièrement.

Edwards fut très-chagrin d'apprendre qu'ils n'avaient pas revu le petit canot. Il donna aussitôt au *Tender* un supplément de provisions et de mu-

ditions, et lui recommanda de croiser autour des îles Palmerston, et de les bien visiter pour tâcher de découvrir l'équipage de cette petite embarcation. Il envoya aussi la chaloupe pour examiner tous les récifs de l'île; elle revint sans avoir rien découvert. Alors la frégate mit à la voile en suivant la direction du vent qui avait soufflé la veille, et navigua toute la journée dans le même aire de vent; elle retourna ensuite vers l'île en louvoyant: peines inutiles; on ne vit plus le petit canot. Le soir le *Tender* de retour de sa recherche, raconta qu'elle avait été infructueuse: on retourna aux îles Palmerston, on les visita de nouveau, on ne fut pas plus heureux. Alors Edwards perdant tout espoir de retrouver ses compagnons embarqués sur le petit canot, prit le parti de continuer sa route.

Le 6 juin on découvrit une terre, qui fut nommée *île du duc d'York*. Un canot et le *Tender* y abordèrent. On aperçut en débarquant le jable d'une ancre; on visita des cabanes, où l'on trouva des filets de diverses grandeurs et beaucoup d'outils de pêche. On vit sur le rivage des chantiers et des échafaudages pour la construction des pirogues, ce qui fit supposer que les habitans de quelque île voisine venaient dans celle-ci pour y pêcher. A peu de distance de la grève, on rencontra le squelette d'un grand animal marin,

que l'on prit pour celui d'un cétacé. Une espèce de monument religieux frappa aussi les regards; c'était une enceinte de rochers formée par la nature; un arbre immense renversé par les vents offrait une voûte sous laquelle se déployait l'intérieur du temple, placé dans une situation très-pittoresque. On voyait au fond trois pierres qui ressemblaient à des autels, celle du milieu étant la plus haute; elle était couverte de coquillages blancs qui parurent disposés en ordre.

Les Anglais, après avoir parcouru l'île, retournèrent aux cabanes, et y déposèrent des couteaux, des miroirs et d'autres bagatelles, afin que les habitans connussent à leur retour que des hommes qui n'étaient pas leurs ennemis étaient venus la visiter. Cette île est située par 8° 33' sud et 172° 4' ouest de Greenwich.

On découvrit le 12, par 9° 9' sud et 171° 50' ouest, une autre île qui fut nommée *île du duc de Clarence*. On aperçut des pirogues qui n'aviguaient dans la lagune intérieure; bientôt quelques-unes s'avancèrent vers les canots en faisant des signes de paix; mais soit crainte, soit effet de leur occupation qu'ils ne voulaient pas quitter, les naturels ne s'approchèrent pas des Anglais. Un morai que l'on rencontra, donna lieu de penser que l'île était constamment habitée; on vit aussi

de vieux troncs de cocotiers creusés dans toute leur longueur pour servir de réservoirs.

Une île plus grande que celles que l'on avait rencontrées précédemment, fut découverte le 18 ; on la nomma *île Chatam* : elle est située par 13° 32' sud et 172° 18' ouest. Sa surface est agréablement diversifiée de collines et de vallées. Ses habitans sont robustes et belliqueux. Ils indiquèrent aux Anglais une belle rivière qui se jette dans une baie où il y a un bon mouillage. On apprit dans cette île la mort de Feinou, roi d'Anamouka. Après avoir passé une journée entière à faire des échanges avec les insulaires qui se conduisirent avec beaucoup d'honnêteté, on continua la route au sud-est.

Le 21 une nouvelle île longue d'une quarantaine de milles se montra aux regards des Anglais ; les naturels la nomment *Otoutouéla* ; elle est bien boisée. Les habitans sont très-bien faits ; quelques-uns des principaux se peignent la peau en jaune, ce qui fit d'abord croire aux Anglais qu'ils étaient malades. Ces insulaires sont tout nus à l'exception d'une ceinture de feuillage dont la forme varie, et qu'ils portent autour de la taille. Lorsqu'ils accostèrent la frégate pour la première fois, ils étaient tremblans de peur ; ils semblaient n'avoir pas encore vu de vaisseau européen. Tout ce qu'ils aper-

çurent leur causa le plus grand étonnement. Entre autres provisions, ils donnèrent aux Anglais une sorte de pouding de très-bon goût et très-épicé.

Une femme frappa les yeux des Anglais par sa taille extraordinaire, qui était de près de six pieds anglais ; elle était en même temps belle et bien faite. Sa nudité, dont elle ne rougissait pas, donnait la facilité de l'admirer. La prudence du capitaine l'avait engagé à défendre tout commerce avec les femmes. Elles furent très-contrariées de cette mesure, dont cependant elles devaient se féliciter. Après avoir visité la grande chambre et s'y être mirées à loisir, elles retournèrent à terre avant la nuit.

Les hommes finirent par devenir incommodes ; ils se mirent à voler, enlevèrent un habit neuf au troisième lieutenant, et emportèrent tous les morceaux de fer qui leur tombèrent sous la main. Comme le vent soufflait bon frais, Edwards s'éloigna d'Otoutouéla. Les Indiens, en train de faire des trocs à bord, étaient si occupés de leur affaire, que leurs pirogues furent hors de la portée de la vue avant qu'ils se fussent aperçus du mouvement de la frégate ; alors ils se jetèrent tous à la mer. Il y en eut un plus obstiné que les autres qui se suspendit à la chaîne du gouvernail, croyant par là retenir le vaisseau, et qui se fit traîner ainsi pendant plus de deux milles. Otoutouéla